

## Introduction : une autre crise

À la question « qu'est ce que la crise ? », la réponse semble aller presque de soi tant la crise sature aujourd'hui notre quotidien ; mais cette omniprésence même entretient l'équivoque. Aussi, pourrions-nous faire nôtres les propos de Myriam Revault d'Allonnes :

La disparité de [s]es usages est telle qu'on se demande s'il est possible, au-delà d'un vocable souvent utilisé par métaphore, de penser une quelconque généralité de la notion. Comment, par exemple, articuler les crises qui relèvent de l'histoire individuelle – les crises biographiques inscrites dans le parcours d'une existence singulière – et celles qui relèvent d'un cadre collectif, historique, social, politique ?<sup>1</sup>

Le problème ne sera donc pas d'assigner à la crise une définition à laquelle il faudrait se tenir, de lui trouver des attributs fixes et invariables ; mais si l'on en arrive à se poser la question de façon concrète, comme un problème pour aujourd'hui, à partir du *corpus* d'articles ici réunis, alors on s'aperçoit assez vite qu'autour de ce mot, tout un univers se tisse et se détisse, tournant certainement autour de la question d'une « expérience de notre modernité »<sup>2</sup> pour reprendre l'expression de Michel Foucault. C'est ainsi que **Françoise Felce**, partant du constat d'une « atomisation de l'analyse des crises » à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, met immédiatement en jeu tout un vocabulaire mécanique pour en rendre compte<sup>3</sup>.

La crise se présente alors à nous comme un empêchement de l'ordre de la pensée, comme une perturbation dans l'engrenage qui a toujours tourné, rempli son office, offrant une illusion d'éternité, et qui soudain grippe, claudique, ou craque. C'est **Aby Warburg** et la terrible crise de folie dont il ne sortira que par la rénovation complète d'une vie psychique passant par un renouvellement conceptuel formidable<sup>4</sup> ;

---

1. Myriam Revault d'Allonnes, *La crise sans fin : essai sur l'expérience moderne du temps*, Paris, Seuil, 2012, p. 17.

2. « Mon problème est de faire moi-même, et d'inviter les autres à faire avec moi, à travers un contenu historique déterminé, une expérience de ce que nous sommes, de ce qui est non seulement notre passé mais aussi notre présent, une expérience de notre modernité telle que nous en sortions transformés » (Michel Foucault, « Entretien avec M. Foucault » dans *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, t. 4, n° 281, 1994, p. 23-84).

3. Dans ce numéro : Françoise Felce, « La négation de la crise, porte ouverte aux conflits ».

4. Dans ce numéro : Diana Andradi, « Crise et survivance : Aby Warburg et la guérison sans nom ».

c'est la crise larvée de **Pierre-Jean Jouve** qui aboutira au grand reniement des oeuvres antérieures à 1925 pour un renouveau mystique et poétique<sup>5</sup>. Mais sont-ce toujours les mêmes hommes que l'on retrouve à l'issue de tels processus ? Le parcours de ces hommes nouveaux, ou nouveaux types d'hommes, semble rendre caduques les définitions habituelles puisqu'ils fonctionnent sur un autre mode où « paradoxalement, l'état d'exception qui caractérise la crise se prolonge et devient peu à peu état de la guérison »<sup>6</sup>. De même, on ne peut évoquer l'expérimentation beckettienne autour du personnage sans penser au fameux thème foucauldien de la « mort de l'Homme », cette « invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente », vouée à disparaître « comme à la limite de la mer, un visage de sable »<sup>7</sup>. L'Homme en crise disparaît derrière sa Bouche « touch[ant] ici aux limites de l'incarnation théâtrale », comme aux limites de l'incarnation télévisuelle pour « solliciter les nerfs du public ». Ainsi, rendant compte par la fiction d'une expérience de la mort, **Charlotte Richard** montre bien comment Beckett place ses personnages à la limite, sur la bordure de l'être, la bordure de la vie, pour leur permettre de jeter un œil de l'autre côté, « saisir cet entre-deux, ce point de bascule irrémédiable où la vie sombre dans le néant »<sup>8</sup>.

Mais il serait illusoire de croire que la crise est l'expérience d'un seul, toujours il faut trouver l'autre, toujours il faut politiser l'individu, toujours il faut instaurer des intermédiaires, intercaler un Auditeur entre la Bouche et le spectateur, faire jouer les dispositifs pour rendre l'expérience purement « sensible » et déboucher sur une injonction : imaginez !<sup>9</sup> À tous les niveaux où elle se manifeste, la crise ouvre l'homme comme une noix. Pour **Pierre Jean Jouve**, cela passe par la création romanesque d'un univers pluriel, un univers qui ressasse machiniquement le même petit drame personnel – l'écriture est alors comme un ancrage, un point fixe dans la crise – jusqu'à l'ouverture d'une faille, jusqu'à la rencontre d'une muse, voie d'accès à Dieu. Pour **Nils Voisin-Schultz**, la faille doit être mise à jour grâce à un outil conceptuel zizekien, l'*objet sublime d'idéologie* qui vise à identifier « une société idéologiquement fermée comme une société qui conçoit l'idéologie dominante comme naturellement justifiée et légitime »<sup>10</sup>. Chez **Aby Warburg**, la crise est un moment de branchement direct de l'inconscient sur l'histoire de l'Art et des civilisations (« l'inconscient n'est pas un théâtre, mais une usine, une machine à produire ; l'inconscient ne délire pas sur papa-maman,

5. Dans ce numéro : Dorothee Catoen-Cooche, « Itinéraire d'une crise singulière : Pierre Jean Jouve dans la rupture ».

6. Diana Andradi, « Crise et survivance : Aby Warburg et la guérison sans nom », p. 17.

7. Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, « Tel », 1966, p. 398. Sur ce thème on consultera l'analyse éclairante de Gilles Deleuze sur la « forme-Homme », en annexe de son *Foucault*, Paris, Les éditions de Minuit, « Reprise », 1986, p. 131-141.

8. Dans ce numéro : Charlotte Richard, « Crise du sujet et crise des genres dans l'œuvre de Samuel Beckett », respectivement p. 5 et p. 1.

9. *Ibid.* p. 9-12.

10. Dans ce numéro : Nils Voisin-Schultz, « La crise du vivre-ensemble : idéologie et affect dans la critique intellectuelle du multiculturalisme contemporain en France », p. 1.

il délire sur les races, les tributs, les continents, l'histoire et la géographie, toujours un champ social », disait Gilles Deleuze<sup>11</sup>) pour conclure triomphalement : « l'humanité toute entière est éternelle et de tout temps schizophrène ». Ainsi Warburg s'ouvre à « la possibilité d'une schizophrénie totale et d'une crise sans limites »<sup>12</sup>, posant la schize comme état fondamental de disruption ; et **Diana Andradi** de mettre à jour le processus par l'apposition d'une trame politique (*l'état d'exception* d'Agamben<sup>13</sup>) à la psyché warburgien.

Dès lors, la crise semble aller de paire avec une sorte de renaissance, comme si elle était déjà porteuse *en puissance* de sa propre solution ; psychique, psychologique, spirituelle, cette renaissance trouve une expression purement politique, collective, quand le mécanisme bien huilé d'un appareil d'état soudain s'enraye. Chez **Ahmed Galal**, le gouvernant-pharaon et son peuple ne parlent plus la même langue ; la réalité éclate dans les mots de tous, et aux mots du raïs (mots du pouvoir) viennent s'opposer, déjà porteurs de tous les devenirs d'un peuple, les slogans populaires (pouvoir des mots) : « dégage ». Mais la renaissance ne fonctionne pas sans son double, le chaos, ce double tellement redouté par Moubarak<sup>14</sup>. Car le petit caillou dans l'engrenage branche immédiatement tout le système sur la masse d'énergie qui était auparavant mise en jeu, et qui désormais stagne, en attente d'un nouveau germe<sup>15</sup>. La crise mute alors dans ce grand vertige, une *expérience du chaos* qui appelle un après souvent vécu sous la forme d'une renaissance. Il est saisissant de voir la crise caractérisée par « l'image d'une France instable et chaotique » quand **Nils Voisin-Schultz** analyse *L'identité malheureuse* d'Alain Finkielkraut ; Millet, quant à lui, nous propose une France sinistrée sans renaissance possible : à la démultiplication des objets sublimes de l'idéologie répond une production d'affects hyperboliques et désordonnée qui entre pleinement dans le concert chaotique. Dans une toute autre approche, **Nelly André** montre le lien intime qui peut lier le chaos à une ville, Lima : « Lima est ainsi un parfait bouillon de culture pour le chaos, un espace de crise et de destruction »<sup>16</sup>. Dès lors, la cité est territoire à sillonner qui ne peut se décrire, se raconter que de manière éclatée, kaléidoscopique : « La *narrativa* JUM tente de représenter la réalité complexe, chaotique et fragmentée de la société péruvienne ainsi que des personnages

11. Gilles Deleuze, *Pourparlers*, Paris, Les éditions de Minuit, 1990. Il reprend ici une idée qu'il affirmait déjà en binôme avec Felix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Les éditions de Minuit, p. 36 : « Il n'y a que du désir et du social, et rien d'autre » ; et plus loin p. 326 : « il est évident qu'il n'y a pas un seul délire qui ne possède éminemment ce caractère, et qui ne soit originellement économique, politique, etc., avant d'être écrasé dans la moulinette psychiatrique et psychanalytique ».

12. Diana Andradi, « Crise et survivance : Aby Warburg et la guérison sans nom », p. 17.

13. Giorgio Agamben, *État d'exception*, Paris, Seuil, 2003.

14. Dans ce numéro: Ahmed Galal, « Entre crise et langage : analyse des discours du président Moubarak pendant la révolution égyptienne de 2011 », p. 9.

15. « Voilà que les forces du chaos sont tenues à l'extérieur autant qu'il est possible, et l'espace intérieur protège les forces germinatives d'une tâche à remplir, d'une œuvre à faire » (Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Les éditions de Minuit, « Critique », 1980, p. 382).

16. Dans ce numéro : Nelly André, « La crise péruvienne en représentation », p. 3.

urbains cosmopolites, cyniques, hédonistes et nihilistes. Littérature désidéologisée qui utilise un langage clair et simple »<sup>17</sup>.

Alliance de représentations sociales, de territoires, de langages, de subjectivités, la crise, entre renaissance et chaos, nous aura conduits bien loin des acceptions médiatiques, journalistiques du mot, dont **Françoise Felce** tente de dénouer la dimension idéologique : la crise comme évidence, comme événement économique cyclique inéluctable, est nécessairement un point de vue réductible à une consultation d'expert ; la crise économique n'est pas notre crise, ou bien n'est qu'un des champs à lui être métaphoriquement attachés, peut-être l'un des plus étriés. Cette invasion du mot dans le quotidien, et toute la violence dont il est porteur, l'urgence qu'il impose, mènent maintenant à se questionner sur les passerelles entre une crise systémique et une éthique critique actuelle. C'est, notons-le, ce questionnement qui présidait à la redéfinition éthique de la modernité par Michel Foucault<sup>18</sup> et que Myriam Revault d'Allonnes reprend à son tour pour en faire un « Essai sur l'expérience moderne du temps »<sup>19</sup>. Une telle éthique nous amène immédiatement à nous pencher sur ce qui se fait aujourd'hui, ce qui se pense et se crée, en gardant à l'esprit la dimension irréductiblement fractale de l'actuel.

C'est ainsi que, après cette brève présentation introductive parcourant transversalement notre corpus, réflexions mêlées entre elles tout en demeurant hétérogènes, ce troisième numéro de la revue *Adhoc* se clôt sur l'édition d'extraits d'un entretien, qui n'est pas sans résonner d'étranges échos avec notre dossier central. Il est le fruit de la rencontre de **Rubén Pujante** avec le grand poète espagnol **Antonio Gamoneda**. La poésie y est explicitement vécue comme « poétique dans la perspective de la mort »<sup>20</sup> ; elle est une expérience mortifère nécessaire pour « inten-

17. *Ibid.* p. 5.

18. « En me référant au texte de Kant, je me demande si on ne peut pas envisager la modernité plutôt comme une attitude que comme une période de l'histoire. Par attitude, je veux dire un mode de relation à l'égard de l'actualité ; un choix volontaire qui est fait par certains ; enfin, une manière de penser et de sentir, une manière aussi d'agir et de se conduire qui, tout à la fois, marque une appartenance et se présente comme une tâche. Un peu, sans doute, comme ce que les Grecs appelaient un *éthos*. Par conséquent, plutôt que de vouloir distinguer la "période moderne" des époques "pré" ou "post-modernes", je crois qu'il vaudrait mieux chercher comment l'attitude de modernité, depuis qu'elle s'est formée, s'est trouvée en lutte avec des attitudes de "contre-modernité" », (Michel Foucault, « What is Enlightenment ? », version française dans *Dits et écrits*, op. cit. t. 4, p. 568).

19. « Si la description d'une configuration inédite comme celle que nous vivons aujourd'hui ne nous permet pas d'affirmer que nous sommes entrés dans une nouvelle époque – une époque d' "après" la modernité – elle nous invite en revanche à réfléchir sur la force contraignante de la crise. Les mutations qualitatives qui touchent l'expérience contemporaine sont telles qu'on peut souscrire à l'idée que nous sommes confrontés à un processus de *détemporalisation*. », *La crise sans fin, essai sur l'expérience moderne du temps*, op. cit. p. 13.

20. Nous rappellerons avec profit les mots du poète lors de la réception du prix Cervantes : « Art paradoxal, la poésie a sa cause et sa finalité dans la création de connaissance, mais aussi dans une fonction qui consiste à intensifier notre vie moyennant une forme particulière de plaisir. Il s'ensuit, donc, que la poésie est aussi l'art d'impliquer du plaisir dans le récit de la manière dont nous avançons vers la mort ». Le discours est disponible sur le site des prix littéraires européens : <<http://www.prix-europeendelitterature.eu/gamoneda.html>>.

sifi[er] les consciences », et peut-être « réorienter la vie ». L'expérience poétique est vertigineuse, elle consiste alors à se pencher au bord de l'abîme pour mieux se rendre compte que la vie ne se parcourt que sur un fil, dans une fuite en avant. La poésie est donc avant tout une souffrance, un vertige nécessaire pour s'annihiler dans la réconciliation du rythme et du langage, vers un plaisir esthétique paradoxal, transcendant. Comme pour des slogans que l'on scanderait dans les rues, atteignant les gens aux viscères, en dernière instance, la poésie est « la condition rythmique du mot laquelle est indifférenciable, consubstantielle avec la pensée »<sup>21</sup>. Elle cherche à parler autrement, peut-être aussi « pour agir dans un autre sens »<sup>22</sup>, pour parcourir cette ligne de crête qu'est la vie, et finalement pouvoir sereinement « aller de l'inexistence à l'inexistence »<sup>23</sup>.

Nous concluons en remerciant chaleureusement Rubén Pujante pour tout le travail qu'a demandé la publication de cet entretien, Vanessa Delage pour ses avis éclairés en matières linguistiques ainsi que Daniel Riou pour sa collaboration bienveillante. Nous remercions également l'ensemble des contributeurs qui ont bien voulu prêter leurs plumes pour ce numéro.

Clément Auger

21. Dans ce numéro : Rubén Pujante, « Entretien avec Antonio Gamoneda », p. 4.

22. *Ibid.* p. 8.

23. Antonio Gamoneda, *Canción errónea*, Barcelona, Tusquets Editores, 2012, p. 18 : « Ir / de la inexistencia / a la inexistencia ».